

La question est, on le voit, on ne peut plus difficile. Il y a là les éléments d'interminables querelles, si M. Sauer ne parvient pas à la résoudre. Ce n'est pas seulement l'unité de la nation qui est en jeu, c'est aussi la paix des Eglises.

Demandons à Dieu d'envoyer à M. Sauer le secours qui lui est nécessaire pour trouver une solution satisfaisante et définitive. Il aura heureusement pour l'aider l'extrême facilité avec laquelle on oublie dans ce pays-là les maux du passé. Souvent, chez ces peuples, un seul mot suffit pour triompher de la position la plus désespérée. Autrefois, Moshesh empêcha une guerre civile d'éclater entre ses sujets et des canibales, et mit fin au cannibalisme lui-même par ces maîtresses paroles : « On ne se querelle pas et on ne se bat pas avec des gens qui ont fait de leur corps un sépulcre. »



LA STATION DE MASSITISSI PENDANT LA GUERRE

Pour bien comprendre la lettre qu'on va lire, il faut se rappeler la position difficile où se sont trouvés les chrétiens de Massitissi, placés entre leur volonté d'obéir au gouvernement et leur attachement à leur tribu. Dans ces circonstances, la ligne de conduite du missionnaire ne pouvait être que celle adoptée par M. Ellenberger : obtenir du gouvernement pour les Bassoutos fidèles une sorte de neutralité armée dont ils ne devaient sortir que pour la défense de la station.

Massitissi, le 30 juin 1881.

Depuis longtemps, je me propose de vous écrire, mais les courriers partent et se succèdent sans ma lettre. Je devrais cependant vous avoir déjà mis au courant de ce qui se passe ici. Ce n'est pas que j'aie des choses extraordinaires à vous

communiquer. Les unes sont bonnes, d'autres fort peu réjouissantes. Notre vie a été depuis un an une lutte constante, non point tant contre ceux qui ont le pied léger à répandre le sang, mais bien plutôt contre l'esprit du monde qui, sous les apparences trompeuses d'une protection utile et nécessaire, risque d'étouffer par son influence la vie de l'âme en forçant celle-ci à pactiser avec lui dans ses pratiques si souvent opposées à la saine morale. Les hommes de ce district, et de ce nombre tous nos chrétiens, sont sous les armes depuis bientôt onze mois. La vie des camps n'est pas favorable au développement de la piété, et cela d'autant plus que les officiers qui commandent sont loin de donner toujours des exemples « de piété, de justice et de tempérance. » Aussi avons-nous eu à travailler continuellement, et parfois avec angoisse, pour empêcher les torrents de pénétrer dans la vigne du Seigneur. Avons-nous réussi ? Dans une certaine mesure, je l'espère, mais, hélas ! la fâcheuse habitude contractée dans le service militaire, de courir par monts et par vaux le dimanche, et de s'occuper sans scrupule et au détriment de l'âme des choses qui rentrent dans l'ordre du travail des six jours, laissera des traces qui, je le crains, s'effaceront difficilement.

Nous sommes parvenus, grâce à Dieu, à faire comprendre aux chrétiens de Massitissi que, tout en restant strictement fidèles au gouvernement, ils devaient, comme chrétiens et Bassoutos, protester énergiquement contre toute tentative qui serait faite pour les engager à prendre l'offensive contre leurs compatriotes, parents et amis du Lessouto. Nous avons même donné à comprendre cela au magistrat le jour de l'enrôlement. Ce n'était pas tout à fait de son goût, mais enfin il n'a pas osé nous refuser ce point essentiel de morale. Les gens sont maintenant on ne peut plus satisfaits de n'avoir pas sur la conscience des actions dont ils auraient à rougir.

Nos deux évangélistes, Simon et Philémon, ont été, comme les autres, obligés de s'enrôler, mais à la condition que ce ne

fût que pour la défense de la station. Malgré cela, on a voulu, par deux fois, les astreindre à prendre part à des patrouilles dans les montagnes du district, ce qui les aurait exposés à répandre le sang. Nous protestâmes, et, pour éviter toute mésintelligence avec les autorités, nous avons prié notre nouveau magistrat de les libérer du service militaire. Cela fut accordé avec regret, car ce sont deux hommes de confiance sur lesquels on peut toujours compter. Ce qui nous a particulièrement plu dans cette affaire délicate, c'est que ces deux évangélistes ont renoncé sans hésitation, l'un à la solde de 2 fr. 50 par jour, et l'autre à celle de 3 fr. 25, plus à leurs rations, pour s'occuper d'une manière plus active de l'évangélisation, soit dans les camps, soit parmi les quelques centaines d'habitants concentrés pour le moment sur la station et autour de la résidence du magistrat.

Après la rébellion de Morosi, et au moment où commençait celle des Bassoutos, la famine a sévi assez fortement à Massitissi. Nous-mêmes nous avons été amenés à notre *dernier boisseau* de grain, lorsque, par la bonté du Seigneur, nous avons pu mettre la faucille dans le blé qui a échappé aux ravages de la guerre. Ce qui a été d'un grand secours pour les gens du district, ce sont les petites rations en farine et en viande que le gouvernement distribuait chaque jour aux volontaires. Mais, comme il arrive malheureusement assez souvent, des spéculateurs, fort peu consciencieux, ont profité des circonstances pour s'enrichir aux dépens du gouvernement et de la santé des troupes, en livrant à l'intendance militaire des farines avariées qui ont grandement contribué avec les troubles à développer les effets fâcheux de la famine sur l'organisme des gens. Deux maladies épidémiques ont sévi parmi le peuple : l'une, la fièvre gastrique, qui a fait bien des victimes, et l'autre, la varioloïde, qui a été plus générale, mais qui, heureusement, n'a eu de suites fatales pour personne.

Parmi ceux qui ont été emportés par la fièvre, nous avons en particulier à déplorer la perte d'un brave et excellent vieillard qui s'occupait toujours avec bonté de la jeunesse. Il y a peu de personnes, jeunes ou âgées, qui n'aient, avant ou après leur conversion, été encouragées par *Jérémya Boyane* à s'attacher fortement au Seigneur Jésus. Il se faisait un devoir de les questionner sur ce qu'elles avaient entendu à l'Eglise, ou à leur répéter l'instruction donnée dans la Maison de Dieu. Une jeune fille de seize ans a aussi succombé. Elle était d'une nature forte et revêche ; mais la grâce de Dieu avait béni pour son âme les instructions qu'elle avait suivies depuis sa conversion. Elle s'est fait répéter les paroles de notre beau cantique *sessouto* :

Si vous me demandez en qui j'espère,
Je dirai : C'est en Jésus.

Puis, avec une face toute radieuse, elle montra du doigt le ciel et dit à sa mère de ne pas la retenir davantage, car le Sauveur l'appelait à lui. C'est ainsi qu'elle s'est endormie dans le Seigneur. L'an dernier, son père voulut l'enlever d'auprès de sa mère chrétienne, pour la conduire à des rites païens ; mais elle triompha de la volonté de celui-ci en le suppliant de ne pas la contraindre à lui plaire en agissant contrairement à la volonté de Dieu.

Les services de sainte Cène ont été suspendus pendant dix mois à cause des troubles politiques qui disposaient si peu les âmes au recueillement. Néanmoins à Pâques nous avons pu de nouveau nous réunir autour de la Table du Seigneur. A l'occasion de cette fête j'ai pu avoir des entretiens paternels avec plus de 120 membres de l'Eglise. Tous louèrent avec reconnaissance la bonté et la fidélité du Seigneur, qui nous a tous si merveilleusement protégés pendant cette dernière et bien injuste guerre du *Lessouto*.

Comme à ce moment-là nous étions encore journallement

menacés d'une nouvelle attaque des Bassoutos insurgés, les chrétiens de Gogobeng et de Séthalleng ne purent se joindre à nous, c'est pourquoi, le dimanche 15 mai, la plupart des chrétiens de l'annexe de Séthalleng se réunirent à ceux de Gogobeng, et nous pûmes, malgré une fausse alerte, faire la commémoration de la mort et de la résurrection de celui qui nous a apporté le salut et la vie éternelle. A la fête de la Pentecôte, nous avons eu la joie de recevoir dans l'Eglise par le baptême sept personnes, dont trois hommes et quatre femmes. Au nombre des premiers se trouve un vieillard de quatre-vingts ans. Malgré le tremblement de tous ses membres, il est un des plus assidus aux services et à toutes les réunions d'édification et de prières. Il parle peu, mais il est un de ceux qui prennent tout leur plaisir dans la loi de l'Eternel, et qui la méditent jour et nuit. Aussi le jour de sa réception dans l'Eglise, *Jacob Mogapi* a fait, au grand étonnement de tout le monde, une si belle profession de foi et parlé avec tant de clarté des choses que Dieu a faites pour le cœur d'un pécheur tel que lui, qu'une joie émue s'est emparée de toute l'assemblée. Ma lettre serait trop longue si je vous racontais aussi ce qu'ont dit les autres, et plus particulièrement un nommé *Abraham*, qui, il y a dix-huit mois, a renoncé à la polygamie. C'est un Mopouti d'une cinquantaine d'années, versé dans les saintes Ecritures, infatigable évangéliste itinérant, qui parle aussi bien le hollandais, le cafre et le sessouto que le dialecte des Bapoutis. C'est un de ces hommes sur le jugement et l'expérience desquels notre défunt magistrat aimait à s'appuyer pour toutes les questions civiles difficiles à juger. Pendant le chant de deux cantiques, une collecte a été faite de banc en banc en faveur de l'œuvre des évangélistes de Séléka. Elle a produit la jolie somme de 185 fr.

Autant j'aime à vous parler des membres de l'Eglise qui tous ont su résister à de grandes tentations, et persévérer dans le bien, autant je me sens triste en pensant à

plusieurs des jeunes gens et jeunes filles, qui, avec tous les autres membres des différentes classes d'instruction, nous faisaient espérer un affermissement dans la foi. Il s'est produit une grande défaillance chez plusieurs. Hélas! pour un jeune Mossouto, être monté sur un cheval bien sellé, et vêtu d'un costume de futaine, porter un bon fusil en bandoulière, avoir une bonne paie, être en bonne et nombreuse compagnie et sous une discipline qui fait de lui un guerrier, c'en est assez pour l'enivrer et lui faire oublier de faire bonne garde sur son âme. Cependant tout n'est pas perdu, et j'ai, grâce à Dieu, la conviction que la plupart d'entre eux reviendront à de bonnes dispositions, qu'ils se relèveront de leurs chutes dès que la guerre sera entièrement terminée, et que les esprits et les cœurs auront de nouveau le loisir et la force de se mettre en présence d'eux-mêmes et des réalités présentes et éternelles.

F. ELLENBERGER.



LETTRE DE M. J. PREEN

Massitissi-Quithing (1), 15 juin 1881.

Bien cher directeur,

Je vous ai écrit il y a quelques mois et pas depuis lors. Nous étions au plus fort des hostilités. La plupart des journaux du Cap criaient alors haro sur les Bassoutos. Aujourd'hui, comme vous le savez, les affaires ont bien changé. Le Seigneur a entendu les prières de ses enfants de France et d'ailleurs, et il a fait prévaloir la cause de la justice. La question des indigènes reviendra bien sans doute un jour ou l'autre,

(1) Quithing est l'endroit où M. Preen venait d'installer son école industrielle lorsque la guerre a éclaté.